

J'ai le visage en sang. Je vois flou, en deux dimensions. L'arrière de mon crâne est pesant, posé sur le bitume, j'ai l'esprit en perte. Une mince couche lacrymale recouvre le seul œil que j'arrive à tenir ouvert. La lune est pleine. Son halo se détache de la lumière diffuse des lampadaires et des boules décoratives. L'astre céleste se trouve au bout d'un long couloir dont les murs qui se referment sont peints de visages inconnus. Les odeurs de l'alcool et du parfum bon marché envahissent mes narines. Je n'entends rien à l'exception d'un sifflement sourd. Des figures anonymes se succèdent au-dessus de moi, les uns derrière les autres. J'ai l'impression d'avancer sur une route où les panneaux publicitaires sont remplacés par les portraits en carton de badauds aux yeux inquiets. Et la lune est ma destination. Mais comment en suis-je arrivé là ?

Je venais tout juste de terminer mon dernier cours d'université. Il était passé 21h. Le printemps s'était installé, mais l'air était estival. Les filles étaient en jupes ; les garçons en débardeur. L'humidité saturait l'atmosphère. J'ai décidé de marcher vers chez moi. Je devais compter une bonne heure et demi de marche. Peut-être que j'arrêterais à la pizzeria 99¢ en chemin. Les ruelles montréalaises étaient illuminées de leur aura festivaire. J'ai piqué par la Place-des-Arts et ses candélabres difformes. Les bras immenses de la grande esplanade m'entouraient chaleureusement. Les lueurs rougeâtres émanant des ampoules des vitrines se reflétaient sur le béton mouillé. Des structures préliminaires et dénudées, révélant encore leurs tubes d'acier, annonçaient l'arrivée prochaine des cérémonies de la chaude saison. Il n'y avait aucune file à la pizzeria ouverte 24h en face du club de danseurs. Les grandes baies vitrées étaient ouvertes, laissant s'échapper l'odeur collante et grasseuse de l'huile d'olive. J'ai commandé deux pointes toutes garnies. Deux minutes après les avoir transférées de la vitrine au grillage roulant du four, l'employé me rendait une assiette de carton pleine de gluten et de fromage. J'ai quitté le commerce en me goinfrant de la première bouchée. Je n'avais pas mangé depuis midi. Je marchais sans crainte entre les pimps, les school dropouts et les sans-abris. Je n'ai que deux seules mains, mais six pieds, deux pouces et un pénis qui m'assurent de ce privilège : marcher entre les écueils de notre société sans crainte. On m'adresse parfois la parole, c'est vrai. Souvent, on me quémendera cette monnaie que je ne traîne jamais avec moi. Parfois, on me demandera des directions dans un quartier que je visite pour la première fois. Rarement mais sûrement, le capuchon remonté de mon hoodie attirera quelques junkies, pensant que j'ai quelque chose à leur vendre. Encore plus rarement, un schizophrène s'adressera à l'avocat de son père ou à son banquier via ma face. En résumé, je suis rarement de bonne aide. Cependant, je ne suis jamais une cible. Je suis toujours cet homme anonyme qui passe, mais qui ne vaut pas le trouble.

Je terminais tranquillement ma deuxième pointe. Un joueur de saxophone soprano entonnait encore une fois les premières notes du thème musical du film The Godfather. J'ai dû croiser ce joueur de rue, qui attache un oiseau en plastique au pavillon de son instrument, à des dizaines d'occurrences. Et chaque

fois, il jouait toujours cette mélodie italo-mélancolique. J'ai jeté un œil discret à l'intérieur de son étui grand ouvert alors que je me gavais de la croûte de ma tarte-repas. Quelques rares piécettes souillées parsemaient le fond velouté, mais grassex, du boîtier. J'ai passé mon chemin de façon assez indifférente. Comme à chaque fois, une petite cellule neurologique s'est agitée et a tenté de me faire sentir coupable, mais sans succès. J'ai marché pendant une bonne vingtaine de minutes avant d'arriver en face du métro Beaudry, au cœur du village gay. La rue Sainte-Catherine était fermée à la circulation. Le fameux voile de boules roses recouvrait la rue festive bondée d'une population colorée. La musique techno vibrant de l'intérieur des différents clubs se mêlaient au rythme latin d'une musique sud-américaine. Plusieurs attroupements de gens qui fumaient et discutaient s'étaient formés autour des portes d'entrée des bars. J'aurais pu rejoindre la rue afin de profiter pleinement de ma solitude. Toutefois, je suis un être d'une curiosité qu'on pourrait qualifier de maladive. Sans aucun doute, elle causera soit ma consécration, soit ma perte. J'ai donc décidé de demeurer sur le trottoir et de me mêler à la faune locale, sans jamais pourtant m'y joindre totalement.

Au loin, j'ai aperçu un homme. Il devait mesurer quelques pouces de plus que moi. Il était imposant. La foule dense ne me permettait pour l'instant que de voir son visage. Il était à l'entrée d'un club. Sa stature me donnait l'impression d'un bouncer. Plus je m'approchais, plus je réalisais que j'avais tort. Alors que j'avançais, les corps se dispersaient progressivement, révélant le corps de ce phénomène fait homme. Il n'était vêtu que d'un pantalon de latex blanc. La forme moulante du vêtement laissait supposer qu'il ne portait aucun sous-vêtement. Son torse était musclé à la manière d'un jeune Arnold Schwarzenegger dans *Pumping Iron*. Ses cheveux blonds étaient taillés à la manière des jeunesses hitlériennes. Sa danse était saccadée : il alternait chaque pied vers l'avant et fléchissait les biceps au rythme de la musique électro. La coke coulait assurément dans ses veines : c'était aussi évident que ses mamelons bouffis étaient le signe flagrant d'un abus de stéroïdes. Ses yeux exorbités choisissaient de suivre certains passants, et ce, sans jamais flancher. C'est comme s'il possédait un système de verrouillage semblable à celui des avions de chasse. Ceux qui croisaient son regard baissaient les yeux immédiatement. Ses cibles étaient toujours des hommes. Était-ce par attirance sexuelle ou plus simplement une forme de provocation virile ? Difficile à dire. S'il y avait une chose d'incertaine dans ce personnage, c'était son orientation sexuelle. Plus je m'approchais, plus son attitude générale et ses choix de vie me fascinaient. Une pure curiosité. J'étais finalement arrivé au point de non-retour. Le couple qui marchait devant moi a sauté vers la rue, me laissant une vue dégagée vers le grand énergumène.

J'ai regardé ses pieds. Ses chaussures étaient aussi blanches que ses pantalons. J'ai ralenti le rythme de mes pas afin de profiter d'une fenêtre d'opportunité maximale pour l'inspecter. Lorsque mes pupilles se sont arrêtées à

son visage, son viseur s'est verrouillé sur moi. Tout en marchant, j'ai tenu son regard... Une seule petite seconde.

- Qu'est-ce tu m'veux, toé ? lança-t-il de façon agressive.

- Moi ? rétorquai-je, légèrement inquiet.

- Mon tabarnak ! cria-t-il.

- Quoi ? répondis-je tout en m'arrêtant de marcher afin de mieux le confronter.

- M'a t'apprendre mon 'tit criss !

Il s'est lancé vers moi. Je ne me suis jamais battu. J'ai appris que mon système de défense était déficient, voire absent. Son pied a rapidement atteint mon abdomen, coupant sec mon souffle. Alors que je tentais de protéger ma tête, il en a remis de plus belle en lançant son poing directement sur mon foie. La douleur était insoutenable. C'est difficile à décrire. C'était comme si on avait empoigné mon sternum et qu'on avait tourné. J'ai mis un genou au sol. J'ai vu son pied décoller. Le bout texturé de son soulier avait quelques gouttes d'eau de gouttière brunes qui gâchaient son immaculée conception.

J'ai vu noir.

Une femme se dit infirmière. Je n'entends que d'une oreille. Je l'entends gronder. Elle se retourne vers moi. Sa main caresse mon visage. Elle est très belle et chaleureuse. Je reprends quelques peu mes esprits. J'essuie le sang qui coule dans mes yeux.

- Ne bouge pas trop, chéri. L'ambulance arrive, dit-elle en me souriant avec pitié.

- Merci, madame l'infirmière. Je vous connais ? toussai-je mêlé à un peu de sang.

- On s'connait pas, chéri, mais je vais prendre soin de toi en attendant l'ambulance, ok ? T'inquiète pas. Continue de me parler et bouge pas, d'accord ?

- Bien reçu.

Elle se retourne. L'homme qui m'a vaillamment fracassé la tête est derrière elle. Elle lui envoie, sans vouloir être vulgaire, un char de merde. Le grand viking se sent maintenant très petit dans ses shorts blancs. Il balance ses bras comme un gangster en pénitence. Le chant de la sirène a retenti... Oh non, finalement, c'est celui des policiers.

L'infirmière revient vers moi.

- Dis-moi que tu vas porter plainte contre c't'esti de sauvage, s'te-plait. J'en peux p'us, je veux p'us jamais le voir. T'entends, je te quitte, criss !, invective-t-elle à son désormais ex-copain.

- Seulement si tu me dis ton nom.

Elle me sourit.

Hé toi, le dur à cuire. J'ai quelque chose à te dire. Si tu lis ça, tu m'as envoyé au bébé-q. Congrats, tu es toujours vaincu. Tu peux garder ta ceinture. Tu pensais me détruire. Si seulement j'avais tout à perdre, mais tu n'as rien gagné. Mon sang a salit tes pompes. À moins que je ne me trompe : oui, dur à cuire, tu m'as mis au four. Mais maintenant, je tiens ta vie, et ton amour.